

Les cahiers

du judaïsme sommaire / printemps-été 2000 / numéro 7

THÈME : MERS ET TRAVERSÉES

Le miracle de la mer / <i>Martin Buber</i>	4
Le livre de Jonas / <i>Amos Funkenstein</i>	10
Le déluge est-il là ? Poème / <i>Juda Hallévi</i>	12
Cours et parcours maritimes des Séfarades / <i>Evelyne Oliel-Grausz</i>	14
Les marins de Séfarad / <i>Esther Benbassa</i>	29
Le syndrome de Mogador / <i>Ami Bouganim</i>	34
Le rabbin dans la tempête / <i>Rabbi Nahmann de Bratslav</i>	40
Le testament du marin Naphtali	42
Jaffa, port de Jérusalem au XIX ^e siècle / <i>Rina Cohen</i>	44
Chant de mon peuple-forêt, peuple-mer. Poème / <i>Uri Zvi Greenberg</i>	56
Les larmes de Job / <i>Albert Bensoussan</i>	62
La traversée comme lieu de passage / <i>Nancy Green</i>	68
De Plotzk à Boston / <i>Mary Antin</i>	74

VARIATIONS

Sur les rives de l'Hudson aux eaux jaunes. Naissance du modernisme yiddish / <i>Rachel Ertel</i>	84
Oscar Goldberg, « kabbaliste » berlinois / <i>Roland Goetschel</i>	105
Des silences « négociés ». Autour de <i>La Nuit d'Élie Wiesel</i> / <i>Naomi Seidman</i>	120

BIBLIOTHÈQUE

Schulamith Hareven, <i>Soif: La Trilogie du désert</i> / <i>Ziva Avran</i>	136
Rachel R. Wasserfall (dir.), <i>Women and Water</i> / <i>Delphine Bechtel</i>	139
Jacques Ehrenfreud, <i>Mémoire juive et nationalité allemande</i> / <i>Perrine Simon-Nahum</i>	141
Hommage à Lilly Scherr	143
La sélection des <i>Cahiers du judaïsme</i>	144

*À la mémoire
de mon grand-père,
pêcheur sur le Bosphore
et fournisseur
du Palais de Beylerbeyi.*

Les marins de Séfarad

par
Esther Benbassa

Les métiers de la mer occupèrent une place importante en monde séfaraïte dans des villes comme Salonique et Istanbul ainsi que dans les îles de la mer Égée et de la Méditerranée. Lors de leur émigration aux États-Unis et en Israël, ceux qui en vivaient transplantèrent leur activité avec eux. C'est ainsi qu'à Seattle des Juifs originaires de Rhodes et d'Istanbul jouèrent et continuent de jouer un rôle de premier plan dans le négoce du poisson. Arrivés à la fin du XX^e siècle, les pionniers séfaraïtes se lancèrent sans tarder dans ce commerce, et d'autres

vinrent bientôt les rejoindre.

Aussi cette cité de la côte ouest abrite-t-elle aujourd'hui la troisième communauté séfaraïte des États-Unis, dotée de deux congrégations, l'une suivant les traditions levantines (en l'occurrence turques), et l'autre celles de Rhodes. D'une façon comparable, les Saloniciens participèrent à leur tour activement à la conquête de la mer en Palestine, grâce à leurs marins, dockers, pêcheurs,

agents maritimes et divers travailleurs de ce secteur, ou par la fondation de sociétés de navigation, contribuant ainsi au développement des communications maritimes.

L'ancienneté de la présence juive dans les métiers de la mer est attestée par les statuts d'une société de bienfaisance fondée probablement en 1715 par des bateliers stambouliotes propriétaires de leurs barques¹. La plupart des bateliers qui se chargeaient de la traversée de la Corne d'Or étaient juifs, et ils avaient créé cette association pour venir en aide à ceux de leurs membres qui pouvaient être dans le besoin. Progressivement, des pêcheurs, des vendeurs de fruits et des taverniers utilisant ces barques pour

1. Yitzhak Rofeh, « Hevrat hesed shel baalei hasirot beKushta » (La Société de bienfaisance des propriétaires de barques à Istanbul), Sefunot, 10, 1986, pp. 623-632.

2. Marie-Christine Varol, Balat, faubourg juif d'Istanbul, *Istanbul, Isis*, 1989, p. 7.

3. Balat, quartier situé sur la Corne d'Or.

4. Rena Molho, Les Juifs de Salonique, 1856-1919 : une communauté hors norme, *Thèse de doctorat, Université de Strasbourg*, 1997, pp. 16-31.

5. Archives de l'Alliance israélite universelle, Grèce II. C 53-54, rapport reçu le 1^{er} avril 1919.

6. Barukh Duziel, « *Hadayanim hayehudim beSaloniki* » (Les pêcheurs juifs à Salonique), in *Saloniki, ir vaem beYisrael* (Salonique, ville-mère en Israël), Jérusalem-Tel Aviv, Centre de recherches sur le judaïsme de Salonique 1967, pp. 244-248.

7. Fête juive appelée également fête des « Sorts ». Elle est célébrée le 14 adar (février-mars) ou adar II (les années embolismiques), un mois exactement avant la Pâque juive. Elle rappelle le sauvetage miraculeux obtenu par Esther et par son cousin Mardochee à un moment où Haman, ministre d'Assuérus et archétype du persécuteur des Juifs, avait programmé leur extermination dans le royaume.

8. Pour une traduction en français du rouleau (*megila*) dit de Saragosse, cf. *Revue des écoles de l'Alliance israélite universelle*, 2, juillet-septembre 1901, pp. 148-152 (communiqué par M. Matalon) ; Abraham Danon, « Quelques Pourim locaux », *Revue des études juives*, 1907, pp. 113-137 (on y trouve la version hébraïque du texte).

le transport de leurs marchandises se joignirent à eux. Les adhérents de cette société étaient tenus de s'acquitter hebdomadairement d'une somme fixe, les taverniers payant leur dû en vin. L'argent collecté permettait de soutenir les membres nécessiteux pour les fêtes et les deuils, ainsi que de ramener les corps des Juifs qui périssaient en mer et de leur offrir un enterrement selon le rite juif.

En raison de l'importance du travail accompli par cette association, ses membres étaient exemptés des cotisations aux habituels fonds de charité de la ville. Par ailleurs, les confréries funéraires de Constantinople soutenaient financièrement la société des bateliers, qui perdura probablement jusqu'à la Première Guerre mondiale. Des sages nommés par le tribunal religieux (*bet din*) veillaient à son bon fonctionnement. Tous ces éléments témoignent de la force que représentait ce métier de la mer dans la capitale ottomane.

Pour la plupart juifs, les bateliers touchaient le vendredi l'argent des courses du samedi, nombreuses en raison des visites que rendaient les familles habitant la Corne d'Or, de sorte à ne pas enfreindre la règle religieuse interdisant l'usage de l'argent ce jour-là². Ils étaient réputés être des fiers-à-bras ; certains d'entre eux étaient également enrôlés dans des brigades de pompiers volontaires. Leur popularité au sein des communautés était grande. Les enfants ne chantaient-ils pas, imitant le mouvement des bateaux sur l'eau : « Bateliers à Balat³, petits poissons de l'île, plouf ! plouf ! A la mer ! » ?

Entre les dernières décennies du XIX^e siècle et les premières du XX^e, Salonique abritait une population juive forte de 50 000 à 70 000 âmes, ce qui faisait d'elle la première grande communauté de la ville, devant les Grecs et les musulmans. À ce poids démographique se conjuguaient une véritable prépondérance dans la ville, laquelle ne la mettait certes pas à l'abri des convoitises politiques des uns et des autres dans la région⁴.

Dans cette population juive, les métiers de la mer étaient fortement représentés. C'est ainsi qu'on évaluait en 1918 à 9 000 le nombre de débardeurs, portefaix, bateliers et cochers, sans qu'on puisse déterminer exactement l'importance relative de chacune de ces corporations⁵.

Les pêcheurs et marins juifs dominaient le secteur, même s'il y avait également des Grecs qui exerçaient ces métiers. Les pêcheurs qui travaillaient dans la baie de Salonique se répartissaient en deux catégories : les *gripari*, qui pêchaient près du rivage et descendaient à terre la nuit, et les autres, les *moros*, pêcheurs en haute mer sur des bateaux légers, qui ne rentraient pas la nuit⁶. Tous travaillaient en équipes (*tayfas*). Les *gripari* formaient des équipes de vingt à trente hommes, chacune ayant un filet (*la red*). Ils se répartissaient dans quatre ou cinq petites barques (*barkitas*), dont la principale (*la trata*), la plus grande, contenait le filet. Chaque équipe était fermement dirigée par un chef (*kapitan*). Son autorité découlait de sa longue expérience de la mer et de son courage ; les autres membres de l'équipe se pliaient à ses ordres. Chaque barque avait également un responsable. Les barques et le filet appartenaient au propriétaire de l'affaire, qui remplissait également le rôle de chef d'équipe, les autres étaient des salariés. Il arrivait que les pêcheurs changent d'équipe pour incompatibilité d'humeur ; on disait alors qu'ils allaient d'« un filet à l'autre ». Ceux-ci pouvaient aussi bien être des jeunes de vingt ans que des personnes d'un certain âge. Les *moros*, quant à eux, partaient en trois équipes de dix personnes, chacune disposant de trois bateaux.

On pêchait aussi bien le jour que la nuit, suivant la période de l'année et la saison du poisson. Avant *Pourim*⁷ et jusqu'à la sortie de Pâque, on pêchait la nuit. Le laps de temps qui s'écoulait entre le début de la saison et *Pourim* portait le nom de « temps de Sarahousti », allusion au *Pourim* dit de Saragosse⁸, un

Pourim local que célébraient à Salonique, en sus du *Pourim* ordinaire, certaines familles, notamment les Saragoussi (ou Sarahoussi, Saragossi, Saragosti), les Alhadès (ou Alhadef) et les Meïsa.

Le *Pourim* de Saragosse

Cette célébration, comme il est d'usage pour d'autres *Pourim* locaux, rappelait un sauvetage miraculeux. Selon le récit fondateur, au temps d'un certain roi Saragossanos (en fait Pierre IV ou Alphonse V, rois d'Aragon), en 1380 ou en 1420, la ville théâtre de ce sauvetage (dont l'identité n'est pas précisée dans le texte, en dépit du nom que devait prendre la fête) comptait douze synagogues et 5 000 Juifs. Ceux-ci avaient l'habitude de promener devant le roi, lorsqu'il passait dans leur quartier, trois rouleaux de la Loi de chaque synagogue, soit trente-six rouleaux, placés dans des étuis d'argent et d'or. Les rabbins, après délibération, en vinrent à considérer cet usage comme un sacrilège et décidèrent de ne sortir à l'avenir que des boîtes vides et autres ornements. Longtemps, personne n'en sut rien, jusqu'à la douzième année du règne dudit roi. Alors, un de ses serviteurs, un certain Haïm, se convertit au christianisme, fut baptisé par le monarque et prit le nom de Marcos. Toujours selon la légende, il fut bien sûr élevé aux plus hautes dignités. Jusqu'au jour où il avertit le roi de ce que faisaient les Juifs. Celui-ci décida de s'assurer par lui-même de cette supercherie. Mais la veille de sa visite, le prophète Élie apparut en rêve au gardien d'une des synagogues de la ville et lui ordonna de remettre les rouleaux de la Loi dans les étuis vides. Ainsi fut fait par lui et par les onze autres gardiens des synagogues. Le roi traversa le quartier juif le jour dit, accompagné du traître Marcos et de sa cour. Comme à l'accoutumée, les Juifs allèrent au-devant du souverain pour le bénir. C'est alors qu'il se fit ouvrir les étuis, et contre toute attente, il y retrouva les rouleaux. Le roi fit

pendre Marcos comme Assuérus le fit pour Haman dans le livre d'Esther, combla les Juifs de bienfaits et les exempta d'impôt pour trois années. Depuis, certaines familles juives originaires de la région où se serait déroulé l'événement célébraient chaque année le *Pourim* de Saragosse, le 18 *shevat* (janvier-février), date de la visite du roi. Ce jour-là, elles avaient l'habitude de s'envoyer des cadeaux les unes aux autres, et de faire l'aumône aux pauvres. Ce *Pourim* local ressemblait à bien des points de vue au *Pourim* consacré, comportant un jour de jeûne et un jour de fête consécutif, et la lecture d'une *Megila*⁹. Il était aussi célébré en Sicile, à Jérusalem, et dans certaines autres villes de l'Empire ottoman.

Des dynasties de pêcheurs

Après le « temps de Sarahousti », soit après *Pourim* et tout au long de l'été, on pêchait surtout le jour, et la nuit lorsque la prise n'avait pas été conséquente. Les barques étaient alors éclairées avec des lampes à huile. On partait le dimanche matin et, lorsque la pêche se déroulait de nuit, dès la sortie du *shabbat*. On ne rentrait que le vendredi. La fumée sortant des cheminées des maisons juives où, dès le jeudi, se préparait le repas sabbatique, annonçait aux pêcheurs qui se trouvaient au large qu'il était temps de rentrer pour honorer le repos hebdomadaire. Une fois à terre, en attendant l'entrée du *shabbat*, ils s'adonnaient à diverses réparations, notamment à celle des filets. Lorsque le poisson était abondant, les pêcheurs ne revenaient pas à la maison le vendredi. Ils restaient sur place, mais cessaient leur activité dès l'entrée du *shabbat* et la reprenaient à sa sortie, remettant leurs barques à l'eau et invoquant la protection divine. Par la même occasion, ils se souhaitaient une semaine prospère. Pendant le repos sabbatique, ils se consacraient à la prière. En général, ils dormaient la nuit à la belle

⁹ *Megila*, rouleau de parchemin sur lequel est écrit le livre d'Esther lu à la synagogue à l'occasion de cette solennité.

étoile dans leurs barques arrimées au rivage, et l'hiver, pour se protéger du froid, ils transformaient leurs voiles en une sorte de tente. À la morte-saison, ils tissaient leurs filets pendant cinq ou six jours dans un jardin public situé au bord de la mer au nord de la ville ; ils terminaient par un festin de têtes de mouton, de poissons grillés et de vin.

Les *gripari* et les *moros* n'utilisaient pas les mêmes filets. Pour les premiers, ceux-ci étaient faits de cordes minces et de petits bouchons, tandis que les seconds se servaient de filets ordinaires. La prise était envoyée en ville le lendemain de la pêche par une petite barque. Les pêcheurs se disputaient entre eux pour être de corvée, ce qui leur permettait de voir leur famille et de passer la nuit avec elle ; en prime, ils recevaient du poisson pour la maison. Ils rangeaient leur barque sur la berge en face de la halle aux poissons, la *pescaderia*. Le poisson était pesé, et l'on fixait son prix. Le responsable chargé de cette dernière tâche, « le préposé à la mer », était juif. Ensuite, on réglait le prix du poisson au « capitaine » de la barque qui rejoignait plus tard ses ouvriers sur le lieu de la pêche. Chez les *gripari*, les revenus étaient partagés suivant une hiérarchie, la plus grosse part revenant au chef, le vendredi au retour de la pêche. En supplément, les pêcheurs recevaient du poisson pour la maison. À leur tour, les consommateurs s'approvisionnaient directement à la *pescaderia* d'où ils emportaient leur poisson ficelé dans des liens végétaux.

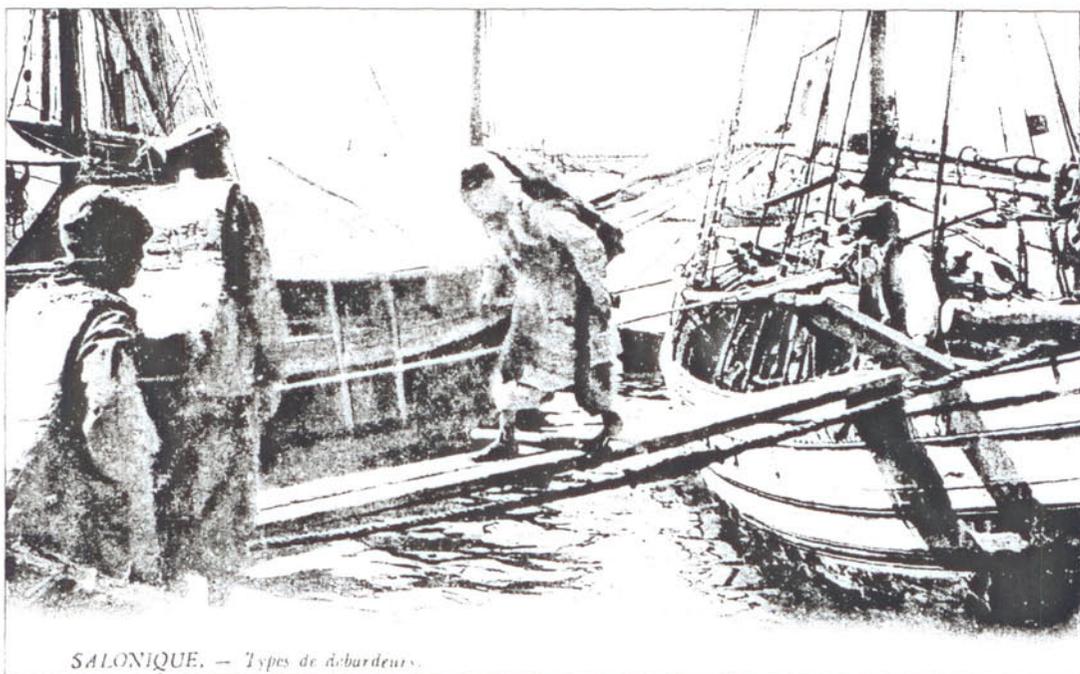
Le métier de pêcheur se transmettait souvent de père en fils ; il y avait ainsi à Salonique des dynasties exerçant depuis des générations dans ce secteur. Les membres de ce corps de métier étaient en général illettrés et pâtissaient d'une réputation de vulgarité et de brutalité. Ils vivaient d'ordinaire très pauvrement. La plupart des familles de pêcheurs de Salonique appartenaient à la synagogue appelée *Sicilya yashan* (Ancienne Sicile) ou *el kal de los pescadores*

(la synagogue des pêcheurs). C'est la même synagogue qui jugeait les différends entre pêcheurs et les problèmes d'héritage en cas de décès en mer, et c'est là que se déroulaient leurs fêtes. Les Juifs de Sicile, région qui faisait partie du royaume d'Aragon, avaient été expulsés en 1492, comme le reste de leurs coreligionnaires de la Péninsule ayant choisi de rester juifs. Ils étaient arrivés à Salonique vers 1505, après avoir séjourné un certain temps en Italie, et avaient rejoint les expulsés qui les avaient précédés. Ces nouveaux venus pratiquaient de petits métiers, dont la pêche, qu'ils développèrent dans leur nouvelle terre d'élection. Le nom de *moros* qu'on donnait à une catégorie de pêcheurs corroborerait cette origine sicilienne. Celui de Saragoussi ou Sarahoussi, porté par une de ces dynasties de pêcheurs, et le fait qu'elle célébrait le fameux *Pourim* de Saragosse iraient dans le même sens (ce *Pourim* était également fêté en Sicile). Par extrapolation, certains situent même les événements à l'origine de ce *Pourim* non pas à Saragosse, mais à Syracuse, en Sicile, Saragoussi signifiant ainsi « originaire de Syracuse ». Il n'est toutefois pas impossible que ce *Pourim* soit simplement arrivé dans l'Empire ottoman en passant par la Sicile, ce qui expliquerait sa célébration par des familles de pêcheurs ainsi que le nom de Sarahoussi donné à la période de pêche faste qui précédait *Pourim*.

L'émigration des travailleurs de la mer vers la Palestine

Jusqu'en 1923, les Juifs dominèrent également tout ce qui se faisait dans le port de Salonique¹⁰. Ils travaillaient dans les bateaux, possédaient des mahonnes pour le transport et pour le chargement et le déchargement des navires, de petits caboteurs pour les promenades dans la baie de la ville. En raison de cette prédominance, dès 1914, des tentatives sont faites, en l'occurrence par Itzhak Ben-Zvi, futur président d'Israël, pour encourager l'émigration des

10. Michael Molho, « Haya-ma'ut beSaloniki » (Les métiers de la mer à Salonique), in Barouh Ouziel (éd.), *Ginzakh Saloniki* (Archives saloniennes), Tel-Aviv, Centre de recherches sur le judaïsme salonicien, 1961, pp. 52-54.



SALONIQUE. — Types de débardeurs.

© MAHJ

travailleurs de la mer en Palestine ; la guerre fait échouer ce projet¹¹. En 1924, on recommence sans grand succès¹². Quarante-cinq pêcheurs émigrent et sont installés à Akko (Saint-Jean-d'Acre) ; ils souffrent de la famine en sus des nombreux conflits internes qui divisent le groupe. Ils commencent à se disperser en 1927, certains s'emploient au port de Haïfa, et d'autres s'installent à Tel-Aviv. Les émeutes arabes de 1929 mettent fin à leur présence dans cette ville d'immigration. Mais en 1933, quelque trois cents travailleurs de la mer prennent à leur tour le chemin de la Palestine et s'installent à Haïfa. C'est grâce à eux que les Juifs s'introduisent dans ce port. La montée de l'antisémitisme à Salonique, en voie d'hellénisation depuis 1912, en encourage d'autres à partir. En 1936, des dockers saloniciens, un corps de métier puissant dans leur ville d'origine, inaugurent le port de Tel-Aviv. Ils sont installés dans les quartiers sud de la ville, qu'ils ont fondés, « la petite Salonique ».

La Shoah emporta comme les autres les Juifs de la mer qui demeurèrent à Salonique, mettant fin à une aventure entamée presque cinq siècles plus tôt, mais déjà fortement érodée par la concurrence de leurs homologues grecs et par l'ascension sociale qu'entraîna l'éducation de type européen dispensée à travers l'Empire ottoman par des écoles comme celles de l'Alliance israélite universelle, dès les dernières décennies du XIX^e siècle. Cet effritement ne fut pas moins net dans d'autres villes de bord de mer, comme Istanbul où les bateliers juifs de la Corne d'Or et les pêcheurs du Bosphore disparurent peu à peu après avoir longtemps illustré les métiers de la mer dans l'aire culturelle séfarde d'Orient.

Esther Benbassa

est directeur d'études à l'EPHE

11. *Id.*, *Hayama'im hasalonika'im beYisrael (Les Marins saloniciens en Israël)*, Jérusalem, s. éd., 1951; Itzhak Ben-Zvi, « Lekorot aliyat hayama'im hasalonika'im leEretz Yisrael » (Contribution à l'histoire de l'émigration des travailleurs de la mer saloniciens en Israël), in *Saloniki, ir vaem beYisrael*, op. cit., pp. 339-341.

12. Barouh Ouziel, « Aliyat dayagei Saloniki leEretz Yisrael aharei milhemet haolam harishona q » (L'émigration des pêcheurs saloniciens en Palestine après la Grande Guerre), *ibid.*, pp. 343-345.